



Conclusion

En arrivant aux dernières pages de ce numéro où nous avons réuni les témoignages et les souvenirs de ceux qui approchèrent Serge de Diaghilew ou qui furent ses collaborateurs intimes, le lecteur sera sans doute surpris de tant d'éloges mêlés à tant de réserves. C'est que dans le cœur de beaucoup d'entre eux des rancunes tenaces se mêlent aux sentiments d'admiration ou de reconnaissance. Certains ne purent, au dernier moment, se décider à envoyer à *la Revue Musicale* les articles qu'ils avaient promis. Je pense que les vers fameux de Corneille exprimeront mieux leur pensée que leurs explications confuses :

*Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.*

On sera tenté de crier à l'ingratitude si l'on songe à tout ce que plusieurs d'entre eux durent à Diaghilew qui souvent les révéla à eux-mêmes et leur procura la gloire en mettant sous les yeux du grand public des spectacles qu'ils avaient imaginés sans oser en entrevoir les possibilités de réalisation.

Un nouveau Marcel Proust trouverait sans doute dans l'étude du caractère de Diaghilew matière à de précieuses investigations psychologiques. Diaghilew a bien des points communs avec Lully qui fut comme lui un grand homme d'action, mais Lully fut avide d'argent non moins que de gloire ; la grandeur de Diaghilew, c'est qu'ayant manié des

millions, il meurt pauvre, ayant toujours considéré l'argent comme un moyen d'atteindre son rêve, non comme une fin en soi. Grande leçon en ces temps de ruée vers l'or...

Cet homme passionné d'idéal était avant tout un homme d'action. Rien ne l'arrêtait. Il apportait dans les luttes incessantes qu'il devait soutenir à la fois pour mettre en pratique ses idées et pour trouver l'argent nécessaire à ses fastueuses entreprises, le tempérament despotique d'un Pierre le Grand. Il ne supportait pas la contradiction et trouvait parfois les paroles les plus blessantes, même pour des personnes qu'il aimait et appréciait. Ce sont même à celles-là qu'il réservait ses accès de colère, car pour les indifférents il n'avait que des sourires aussi aimables que méprisants.

La passion était son état ordinaire. On peut dire qu'il n'a connu pleinement l'amitié qu'avec M^{me} Misia Sert, sa grande confidente, qui lui resta fidèle dans la bonne et la mauvaise fortune et se trouva à Venise pour lui fermer les yeux...

De terribles orages bouleversaient ses amitiés. Il passait son temps à se brouiller et à se raccommoier avec ses collaborateurs. Ceux d'entre eux qui ont reçu des coups de griffes en gardent la cicatrice. On le voit bien aujourd'hui, Avec certains c'était une continuelle bataille dont ils sortaient épuisés. Picasso osa seul longtemps affronter Diaghilew.

Diaghilew, dès sa jeunesse, possédait un nombre restreint d'opinions personnelles, mais il était un grand collectionneur d'idées. Il allait infatigablement à leur recherche. Lorsqu'il trouvait sur son chemin un artiste qui en était pourvu, il en évaluait la juste valeur d'un coup d'œil infailible. Il tirait de sa rencontre tout le parti possible et donnait pour un temps à l'artiste émerveillé la gloire, puis il le quittait et cherchait un autre homme. Picasso qui était une fontaine jaillissante d'idées, le retint longtemps, mais en réalité Diaghilew n'avait pas besoin de tant d'intelligence et d'invention. Comme Moïse il faisait jaillir l'eau du rocher. Il possédait le plus étrange pouvoir fécondant. Il semblait laisser libres ses collaborateurs et les menait à sa guise. Il les conduisait en leur donnant l'illusion que c'étaient eux qui l'influençaient. D'un mot, d'une observation indirecte, il les remettait sur la voie lorsqu'ils s'égarèrent.

M^{me} Julie Sazonowa en faisant abstraction dans son étude de la personnalité des chorégraphes qui se sont succédés pour ne parler que de Diaghilew, est moins loin de la vérité qu'on ne serait tenté de le croire d'abord, car à l'exception de Fokine, tous, de Nijinsky à Lifar, ont été

formés par lui. Est-ce à dire qu'il avait dès le début des idées très arrêtées en matière de ballets? Je ne pense pas. Là encore, il cherchait partout des suggestions, surtout auprès des peintres. On ne saurait exagérer le rôle de ceux-ci dans la chorégraphie des Ballets Russes. Je m'étonnais un jour du peu d'originalité de Fokine, grand technicien pourtant, depuis qu'il avait quitté la troupe. Bakst me dit avec son immuable sourire : « Oh ! vous savez, il était comme tous les autres, il n'avait aucune imagination. Je devais lui montrer scène par scène tout ce qu'il fallait faire. Lui mettait au point les pas... » Alexandre Benois a de même inspiré la chorégraphie d'un grand nombre de ballets et Larionow a eu une part décisive dans la chorégraphie des danses de la période qu'on pourrait appeler populaire russe : *Soleil de Minuit*, *Contes russes*, *Renard*, etc...

Serge de Diaghilew demandait aux peintres non seulement des maquettes de décors et de costumes, mais des idées de réalisation plastique. Au fond la grande révolution accomplie avec *le Sacre du Printemps*, fut inspirée par la vue de documents archéologiques, de peintures slaves primitives réunies par Roerich, où des personnages se contorsionnaient, les genoux en dedans, les bras tordus à l'envers. Nijinsky prit le parti de renverser les « positions » de la danse d'école. A la « première », le danseur au lieu de se placer avec les pointes en dehors, les tourna en dedans.

Ce dont on ne saurait assez louer Diaghilew en dépit des critiques acharnées des partisans de l'intangibilité de « la classique », c'est d'avoir compris que la danse, comme tous les autres arts, était soumise à l'évolution et que les pointes et entrechats qui convenaient à la musique de 1830 étaient parfaitement déplacés sur celle du xx^e siècle.

Comme d'autre part, il avait horreur de l'improvisation maladroite, il comprit que pour aller de l'avant, le mieux était de s'appuyer fortement sur le passé et que la danse d'école constituait une gymnastique parfaite, idéale, dont on ne pouvait se passer pour réaliser les spectacles les plus audacieux. Grâce à lui, l'art du ballet qui se figeait ou cédait la place aux spectacles rudimentaires de la « rythmique », resta vivant et plein de possibilités.

En musique, Diaghilew avait des goûts personnels. Il adorait la musique du début du xix^e siècle : Cimarosa, Rossini, Glinka, puis Tchaïkowsky et Wagner. Il sentait vivement l'art ancien. Il était ravi de la partition des *Dames de bonne humeur*, tirée par Tommasini des pièces de clavecin de

Scarlatti et avait recueilli lui-même la suite de morceaux de Pergolèse dont Strawinsky allait faire *Pulcinella*.

Avec ces goûts, il était si profondément musicien qu'il fut le premier à comprendre le génie naissant de Strawinsky après l'audition à Pétersbourg du *Feu d'artifice* que le jeune compositeur venait d'écrire pour fêter le mariage de la fille de son maître, Rimsky-Korsakoff. L'occasion d'une brouille momentanée avec le compositeur Nicolas Tcherepnine qui travaillait pour lui au ballet de *l'Oiseau de Feu*, lui permit de reprendre le scénario et de le confier à Strawinsky. Il monta ensuite avec amour toutes ses œuvres, mêmes celles, comme *Noces* ou *Renard*, qui ne semblaient pas faites pour le théâtre. Il fit même chanter en oratorio *Œdipus Rex* et il faut avoir assisté à la première, pour se rappeler la stupeur des riches spectateurs cosmopolites venus pour contempler de fastueux ballets, en voyant la toile se lever sur un groupe de choristes russes misérablement vêtus et quelques solistes en habits et robes de soirée. Le plus fort, c'est que personnellement il n'aimait pas *Œdipus* et le déclarait vertement à ses intimes, mais il avait trop conscience du génie de Strawinsky pour se refuser à produire une œuvre de lui. Seulement il y avait souvent des drames dans leurs relations, surtout lorsque pour des raisons pressantes d'économie, l'orchestre ne répétait pas suffisamment et que l'œuvre était desservie par une médiocre exécution.

Faut-il rappeler une fois de plus tout ce que la musique doit à Diaghilew? Il a révélé Prokofieff qui venait d'échapper à la révolution soviétique par la Chine et dont *Chout* produisit un effet foudroyant. C'est pour les Ballets Russes que Prokofieff a composé *Pas d'acier* et l'admirable *Fils prodigue*.

Lorsque Diaghilew s'installe à Paris, en 1909, il va d'instinct aux meilleurs musiciens français, mais chose curieuse, s'il monte *Jeux*, de Debussy ; *Daphnis et Chloé*, de Ravel ; *la Péri*, de Dukas ; *la Tragédie de Salomé*, de Florent Schmitt ; s'il commande *la Valse* à Ravel, il abandonne bientôt toutes ces œuvres à d'autres scènes. Après que la guerre eût interrompu la carrière de *la Légende de Joseph*, de Richard Strauss, il sembla un moment que Diaghilew, en dehors de ballets dansés sur des arrangements de musique ancienne ou romantique, eût voulu réserver les nouveautés aux seuls compositeurs russes.

C'est alors qu'Erik Satie entra en scène et avec lui Pablo Picasso et Jean Cocteau. Diaghilew monte *Parade*. Le vieux musicien, arraché à son

grenier d'Arcueil, est tout d'un coup jeté sous les feux des projecteurs de la publicité. Il en mourra, ayant eu tout au moins, durant ses dernières années, l'illusion de la gloire.

A la suite de Satie, ses disciples vont fournir les Ballets Russes de musique. Diaghilew monte la charmante partition des *Biches* de Poulenc et coup sur coup, trois ballets de Georges Auric qui, avec *les Matelots*, livre le meilleur de lui-même. Il commande à Darius Milhaud *le Train Bleu* et à Sanguet *la Chatte*.

Durant ses dernières années, il s'inquiète de découvrir encore et toujours de jeunes talents. Il va, comme dirait Paul Dukas, prendre ses informations au bureau des naissances. Il adore les fruits verts. Qui pourrait affirmer que tous mûriront? En tous cas il semble avoir trouvé une vraie nature dans la personne de Nabokoff.

Faut-il rappeler que Diaghilew a contribué plus que quiconque à répandre la gloire de Manuel de Falla, si inconnu du grand public, quand il monta le *Tricorne*? Qu'il a fait sortir de l'ombre le jeune Rieti, dont le *Barrabau* eut un succès éclatant?

Pendant vingt ans, les Ballets Russes, chaque année, nous ont approvisionné de nouveautés d'ordre musical, plastique, pictural et chorégraphique. Des problèmes d'esthétique qui semblaient devoir être éternellement débattus dans les cénacles de Montparnasse et de Montmartre, ont été portés devant le grand public. Chaque saison venait mettre en cause tout ce qu'on croyait décidément élucidé. Diaghilew ne remportait pas que des victoires, mais il y avait beaucoup à apprendre même de ces défaites. On peut dire que toute la vie musicale et artistique dépendait pour une large part de cet homme extraordinaire.

Certains s'étonneront qu'on le loue à l'égal d'un grand compositeur ou d'un grand peintre, n'ayant été en somme qu'un étonnant impresario, mais c'est que cet impresario a déployé un véritable génie de conquérant et d'organisateur, un génie napoléonien pour imposer des idées et des esthétiques nouvelles. Lui mort, nous éprouvons l'impression de la stagnation. Nous avons vu d'autres ballets inspirés des siens, dont la musique avait été composée par de grands musiciens. Ils nous ont intéressé, ils ne nous ont jamais donné cette émotion, cette violence d'impression, ce désir de louer ou de combattre que suscitait une représentation des Ballets Russes.

Diaghilew rendait vivant tout ce qu'il touchait. Recevait-il une partition d'une parfaite platitude, il savait l'associer de la manière la plus

imprévue à une chorégraphie audacieuse et à une mise en scène surréaliste, créant ainsi de ces éléments disparates un spectacle qui ne pouvait laisser personne indifférent.

Cet homme qui demandait l'avis de tout le monde n'en faisait plus qu'à sa tête une fois sa résolution prise. Il était très persuadé qu'on peut toujours obtenir ce qu'on est capable de vouloir avec une force suffisante. En fait il est mort, ayant connu de dures épreuves, des crises terribles, mais ayant jusqu'à la fin réussi à faire vivre sa troupe et à la mener à la victoire.

Le secret de sa mystérieuse puissance et de ses succès fut l'Amour qui le guidait avec une sûreté infailible. Cet homme que certains ont connu âpre au gain et retors en affaires, était en même temps le désintéressement même et se montrait généreux jusqu'à la prodigalité. Il n'avait rien de ces grands impresarios sceptiques et blasés qui supputent froidement leurs chances de succès et font dépendre leurs décisions d'une probabilité de recettes. Diaghilew sacrifiait tout à ce qu'il croyait beau. Il brûlait d'une flamme sans cesse renaissante pour un ballet, un tableau, un danseur, un décorateur, un chorégraphe, une partition qu'il venait de découvrir.

Dès qu'il se mettait en tête de communiquer aux autres la passion qui l'animait, il n'hésitait pas à répandre l'argent à pleines mains. Rien n'était jamais trop cher. Pourvu que la fête fût magnifique, il se souciait peu des cruels lendemains qu'elle lui réservait. Que de fois il fut acculé à la ruine et ne sauva ses ballets que par un miracle.

Mais il semblait qu'Apollon veillât sur lui. Toujours à l'instant où tout semblait perdu, un sauveur surgissait. Ce fut, en des jours tragiques, une femme possédant autant de cœur que de talent, M^{lle} Gabrielle Chanel, qui empêcha le naufrage ; un peu plus tard, le prince de Monaco en offrant à la troupe de prendre ses quartiers d'hiver à Monte-Carlo apporta un grand apaisement aux préoccupations financières de Diaghilew.

Il fallait en effet que ce rêveur, ce romantique attardé, luttât sans relâche pour assurer l'existence de sa troupe. Jamais il n'agît pas intérêt personnel et s'il accomplit des prodiges, c'est qu'il était plein de passion.

Il se donnait tout entier à ce qu'il aimait. Les Ballets Russes, c'était sa vie, son sang, sa chair. Il était si persuadé de sa mission de beauté en ce monde qu'il trouvait naturel que chacun l'aidât sans en attendre de récompense. On l'a accusé d'ingratitude. Le mot reconnaissance n'avait aucun sens pour lui. Il n'en attendait d'ailleurs de personne. Heureusement, car peu d'hommes furent autant que lui trahis et reniés par ceux-là même qu'il avait le plus aimés et servis.

Que restera-t-il de ce prodigieux effort de vingt années? Beaucoup d'idées semées par Diaghilew ont déjà germé. Une forêt jaillit du sol lentement et il est probable que les spectateurs des Ballets Russes seront morts depuis longtemps qu'on n'aura pas encore tiré les dernières leçons de ces précieuses suggestions.

Mais qu'importe les traits spirituels ou physiques qu'un enfant tient de son aïeul? Il ne remplacera jamais celui-ci. Je veux oublier les conséquences problématiques de cette incessante création que furent « les Ballets Russes ». Ils n'existaient que par Diaghilew ; lui mort, il ne nous reste plus que le souvenir d'une fête fantastique qui après avoir longuement tenu nos sens dans un égal enchantement, s'est achevée par une fulgurante explosion, anéantissant à la fois les esprits bondissants et le Magicien qui les avait évoqués.

Henry PRUNIÈRES.

